

Article du journal « Le Monde » du 5 novembre 2025

L'état de santé préoccupant des étudiants vétérinaires

Soazig Le Nevé

Une étude analyse, pour la première fois, la souffrance de ces jeunes et révèle que 15 % des répondants ont déjà eu des idées suicidaires

Anxiété, dépression, addictions, idées suicidaires : c'est parmi les étudiants vétérinaires que la prévalence de ces états est la plus grande dans l'enseignement supérieur. Pour la première fois, une enquête scientifique, présentée le 14 octobre, s'intéresse à la santé des étudiants des quatre écoles nationales vétérinaires françaises – l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort (EnvA, à Maisons-Alfort, dans le Val-de-Marne), VetAgro Sup (Métropole de Lyon), Oniris (à Nantes), l'Ecole nationale vétérinaire de Toulouse (ENVT).

Quelque 1 600 d'entre eux, soit 46 % des effectifs, ont répondu au questionnaire de Didier Truchot, professeur émérite en psychologie sociale à l'université Marie-et-Louis-Pasteur (en Bourgogne- Franche-Comté). Les résultats sont préoccupants : 42,8 % estiment présenter un état dépressif modéré à sévère, une prévalence « bien supérieure » à celle des 18-24 ans, qui est de 20,8 %, observe le chercheur, en référence aux données de Santé publique France, en 2021. Par ailleurs, 33,9 % déclarent présenter une anxiété modérée à sévère, alors que, en population générale, le taux se situe à 2,1 % sur l'année qui précède. Chaque fois, les femmes sont plus touchées que les hommes.

Au cours des deux semaines précédant l'enquête, 15,7 % des répondants ont pensé qu'il vaudrait mieux mourir ou ont envisagé de se faire du mal, d'une manière ou d'une autre. « C'est un signal alarmant, commente Didier Truchot. Même si l'on sait que les idéations suicidaires ne mènent pas nécessairement aux comportements suicidaires, elles signalent un mal-être profond. » S'ajoutent à la liste des taux importants de troubles somatiques, de troubles alimentaires, de fatigue, de dépendance probable à l'alcool et d'addiction au smartphone.

« Debout en permanence »

Comment l'expliquer ? « Trois stresseurs » principaux ont un poids particulièrement négatif sur la santé des étudiants : la charge de travail, des problèmes pédagogiques et des difficultés financières. « La charge de travail représente pour eux un vrai fléau », souligne le chercheur. Les trois dernières années du cursus sont tout particulièrement montrées du doigt, lorsque se multiplient les activités cliniques que beaucoup désignent comme une « exploitation des étudiants », qui sont soumis à « des horaires invivables » dans les centres hospitaliers universitaires vétérinaires (CHUV). « Le manque de considération pour le bien-être étudiant est effarant. Nous faisons des semaines de quatre-vingts heures et, quand nous partons à l'heure, on nous juge ou on nous fait des remarques. Il est temps que cela change », témoigne un étudiant cité dans le rapport. « Nous sommes clairement utilisés et jamais remerciés, enchaîne un autre. Nous n'avons aucune rémunération ou même un merci. »

Dans un communiqué commun, le 14 octobre, les directions des quatre écoles, commanditaires de l'enquête, actent des « difficultés sérieuses » et s'engagent à poursuivre leurs « plans d'actions allant de la réforme pédagogique à la prévention, en passant par l'accompagnement individuel ». Ces constats alarmants ne sont pourtant pas récents. Auprès du Monde, d'anciennes étudiantes de l'école

d'Alfort se sont confiées sur leurs propres expériences. Julie Michel, diplômée en 2018, confirme le « traumatisme » qu'a représenté le CHUV, où les étudiants passent 50 % de leur temps à partir de la quatrième année et 100 % en cinquième année – les études vétérinaires durent six ans en général –, s'ils sont dans la filière « canine », consacrée aux animaux de compagnie. Elle ne s'en est jamais remise, accumulant les problèmes de santé, et a finalement demandé son retrait du tableau de l'ordre national des vétérinaires en 2024, pour s'engager dans une reconversion. « On travaillait dix à douze heures par jour sans toujours avoir la possibilité de manger ni d'aller aux toilettes, se remémore Julie Michel. Quand on allait voir nos supérieurs, ils n'avaient jamais le temps de nous répondre. »

Dans ces conditions, le suivi des soins à prodiguer aux animaux devenait impossible. « On suivait la feuille de soins de la veille, de peur de changer le protocole, sauf que, parfois, la décision avait été prise d'augmenter la dose d'antidouleurs pour tel animal ou de passer à une molécule plus puissante pour tel autre, et personne ne nous avait prévenus », illustre-t-elle.

Au lieu d'être à heures fixes, les injections antidouleurs et les soins d'hygiène accumulaient jusqu'à deux heures de retard, témoigne aussi Natacha Asensio. Fin 2017, elle avait sonné l'alarme en envoyant un message, signé par un groupe d'étudiants, à la direction du CHUV d'Alfort pour dénoncer ces conditions de travail. « Notre état de santé s'était délabré, on était debout en permanence, sur le feu. Les animaux en pâtissaient, car nous n'étions pas assez nombreux. Nous n'avons pas 6 bras ni 4 corps, pas plus que le don d'ubiquité ! », s'exclame-t-elle.

Pour toute réponse, les signataires du message ont essuyé des moqueries et ont été « ostracisés » jusqu'à l'arrivée d'un nouveau chef de service. Très éprouvée par son passage dans un service de chirurgie, Morgane Lagathu s'est mise à broyer du noir lorsqu'elle a été contrainte d'y refaire un stage d'une semaine, à cause d'une note trop basse pour valider son année. « Je subissais une grosse fatigue cérébrale et je me suis dit "tant pis, j'arrête tout, je quitte l'école", relate-t-elle. J'ai eu des pensées suicidaires et ce n'était pas la première fois. »

Départs prématurés

Interrogé sur ces difficultés, le directeur de l'école nationale d'Alfort, Christophe Degueurce, reconnaît que le métier de vétérinaire « envahit la vie personnelle, ce qui est très difficile à gérer ». Il évoque toutefois sa propre expérience d'étudiant, « avec les mêmes réalités, mais pas le même vécu » : « L'école ressemblait à peu près à celle d'aujourd'hui, mais avec moins d'encadrement, et les étudiants avaient aussi de très grosses responsabilités sans forcément en souffrir. »

Le président de l'ordre national des vétérinaires, Jacques Guérin, scrute avec inquiétude les départs prématurés de jeunes collègues. « Une érosion majeure, puisque 300 à 350 professionnels quittent le métier avant l'âge de 40 ans chaque année », relève-t-il, rappelant aussi que les vétérinaires se suicident quatre fois plus que les autres professions. La pression est plus grande à la sortie de l'école, dans la phase d'acquisition de l'expérience professionnelle, où le jeune diplômé doit « être parfait vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept », analyse-t-il. Changent aussi la donne « les enjeux relatifs à l'animal perçu aujourd'hui comme un membre de la famille, de même que la pression économique à laquelle sont soumis des élevages », poursuit Jacques Guérin.

Les études vétérinaires sont extrêmement difficiles et sélectives, « plus encore qu'en médecine, car il y a beaucoup de demandes et très peu d'écoles », soutient Catherine Cornibert, présidente de l'association Soins aux professionnels de la santé. « On leur demande une connaissance énorme, les stages sont très durs et les étudiants ont ensuite une arme à leur disposition, car il est facile de se piquer avec un produit létal », souligne-t-elle, en référence à plusieurs décès.

Sollicitée par l'école d'Alfort après le suicide d'une interne à la rentrée, elle a mis à disposition des élèves la plateforme d'écoute de l'association. Il y a « urgence » à sortir du tabou, conclut-elle, et à « parler de la santé des soignants et des futurs soignants ».